

pu à L.R

PAUL PERRIER

Artiste ou philosophe

ÉTUDE SUR LE RÔLE OPPOSÉ
DE L'ART ET DE LA PHILOSOPHIE DANS LA CIVILISATION



PARIS

EXTRAIT DV *MERCURE DE FRANCE*

15-III-MCMXXIV

Bibliothèque Maison de l'Orient



150137

A Monsieur Salomon Reinach

Hommage respectueux

Paul Perrier

La Résurrection du Passé.

De tout temps, une association invincible s'est établie entre l'art et le passé, tandis que la pensée du philosophe s'est tournée de préférence vers l'avenir. En chassant les poètes de sa République, Platon ne songeait qu'à protéger les croyances établies contre des fantaisies dangereuses et défendre la raison contre l'erreur. Il cédait en réalité à l'antipathie naturelle qu'éprouve le philosophe devant l'artiste. Il en voulait à ce passé absurde que les poètes ont encore entouré de fables et de mensonges. Son génie devinait que dans la grande lutte engagée déjà entre la philosophie et la superstition, le grand adversaire serait l'artiste, dont les fictions trop ingénieuses donnaient un corps à des fantômes, maintenaient les hommes dans la caverne.

Elle est vraiment symbolique la sentence de Platon, jugement cruel sorti d'une bouche si douce. Elle exprime merveilleusement le conflit des deux tendances qui se partagent le monde, l'esprit de tradition et le penchant révolutionnaire. Confuses et mêlées dans la plupart des hommes, les deux tendances s'éclairent en s'opposant chez les artistes et les philosophes, héros éternellement opposés, mais souvent inconscients de la cause qu'ils servent, car une

loi supérieure les domine : le philosophe prépare l'avenir, même s'il le déteste, et l'artiste perpétue le passé, même lorsqu'il voudrait s'en séparer.

L'artiste fut toujours le défenseur naturel de la tradition. C'est qu'il est séduit par le passé : le passé seul est assez riche de formes et de souvenirs. Trop pauvre et trop simple, l'avenir n'est qu'un concept abstrait, qui parle seulement à l'imagination du philosophe. Tandis que le philosophe proteste contre la réalité qu'il voudrait corriger, l'artiste ne sait pas résister à l'enchantement que l'histoire et la nature ont répandu à profusion devant lui : les religions, les légendes, les héros, les dieux et les rois, l'amour et la mort, la joie et la douleur, tout le passé est son domaine. Sans lui, les hommes eussent vécu sur la terre comme l'herbe des champs.

La séduction du passé sur l'artiste est si puissante qu'il fait revivre les anciennes formes que la philosophie et les circonstances historiques nouvelles semblaient avoir à jamais détruites. Malgré leur conversion, les artistes chrétiens ne renoncèrent pas aux fables païennes. On ne voulait plus se rappeler les remords de saint Augustin et de saint Jérôme, l'évêque d'Hippone regrettant les larmes qu'il répandait sur les malheurs d'Énée, le solitaire de Bethléem s'accusant de l'amour qu'il gardait à Cicéron. Elevés dans le culte d'Homère et de Virgile, les artistes subissaient invinciblement le charme du passé et ne pouvaient s'en dépendre. Plus puissante que les serments de leur baptême, la grâce antique s'était insinuée en eux. Nous comprenons maintenant l'existence, en apparence paradoxale, du paganisme et de la mythologie au moyen âge. Nous comprenons la situation d'Ausone et de Prudence ; nous savons pourquoi la prise de Rome par les bandes d'Alaric jeta la désolation jusque dans les ermitages de Palestine. Nous ne nous étonnons plus de voir l'Église elle-même adopter la civilisation païenne, en dépit de ses anathèmes, et protester contre l'empereur Julien qui, avec la logique impitoyable

bles du philosophe, prétendait interdire aux chrétiens l'enseignement des auteurs classiques. C'est avec la complicité des artistes que le paganisme va se conserver et franchir le temps des invasions « comme Enée avait traversé l'incendie de Troie en sauvant ses dieux ».

L'antiquité païenne, conservée par les artistes dans une société aussi différente, ne s'y maintenait pas sans de graves déformations. Tacite et Suétone eussent été bien surpris s'ils avaient pu lire dans les légendes du moyen âge et les « Gesta Romanorum » l'histoire de Rome et des empereurs, et Auguste n'eût pas reconnu son poète dans le magicien napolitain dont Comparetti a retracé les aventures et les prodiges.

La Renaissance fut le grand triomphe de l'esprit poétique qui par la force de l'imagination et de l'amour ressuscita le passé avec sa figure véritable. Il ne s'agissait plus de recueillir quelques auteurs privilégiés, admis par faveur dans l'Eglise. On aimait l'antiquité pour elle-même, elle se révéla aux hommes du Quattrocento, débarrassée des commentaires qui l'offusquaient. Sous une forme plus matérielle encore, plus vivante, la beauté antique apparut aux artistes enthousiastes, grâce aux statues et aux monuments exhumés alors par centaines en Italie. Lorsqu'en 1506 on trouva le Laocoon dans une vigne, ce fut une joie indescriptible, toutes les cloches de Rome furent mises en branle, et l'on promena le groupe célèbre à travers les rues comme une relique sainte. Raphaël entreprit une restauration grandiose de l'ancienne Rome. Les papes, les rois et les princes rivalisèrent de zèle et d'amour envers l'antiquité. La mythologie s'installa au Vatican et dans les églises, et bientôt elle régnera aux palais de Fontainebleau et de Versailles. Dans toute l'Europe, aussi bien dans l'Angleterre d'Elisabeth et de la reine Anne que dans la France des Valois et de Louis XIV, l'antiquité classique, après s'être imposée à la vénération des artistes, deviendra l'une des traditions essentielles des sociétés modernes. Le style clas-

sique dominera dans l'enseignement et l'art : Pope, Winkelmann et Goethe n'admireront pas moins l'antiquité que Poussin, Fénelon et Racine. Les figures mythologiques s'étaleront sur les places, et personne ne s'en choquera plus, sauf ces prudes hypocrites dont parle Molière « qui font des tableaux couvrir les nudités ».

Auteurs et complices de la plus surprenante des « survivances », les artistes prolongèrent le règne de l'antiquité dans le monde moderne. Lorsque éclata la grande Révolution, sa domination était absolue, incontestée, et les plus ardents révolutionnaires respectèrent son prestige : c'est sur ses autels, confondus avec ceux de la Patrie, que les sans-culottes vinrent jurer leurs serments contre les tyrans et les prêtres.

La résurrection du moyen âge au xix^e siècle ne fut pas moins surprenante que la découverte de l'antiquité au xv^e. Aux environs de 1800, les traditions féodales étaient à la fois oubliées et méprisées. L'histoire et la littérature du moyen âge étaient rigoureusement bannies de l'enseignement. Les voyageurs qui rencontraient sur leur route quelque monument « dans le méchant goût gothique », selon le mot du président de Brosses, s'en détournaient avec mépris. Les restes du moyen âge, laissés partout à l'abandon, surprenaient toujours, troublaient l'harmonie convenue, tels ces pèlerins de la Brenta qui parurent si ridicules, avec leurs bourdons et leurs coquilles, aux compagnons de Goethe.

L'imagination d'un grand artiste, à la fois séduit et séducteur, en vertu d'une loi immuable de l'art, opéra cette résurrection en apparence miraculeuse. L'époque des croisades et des chevaliers apparut, aux yeux de Chateaubriand ébloui, plus belle que l'antiquité païenne. Le moyen âge, en vérité, par le charme de sa vie confuse et agitée, ses contrastes saisissants, le pittoresque de son décor, la beauté de ses légendes, était bien fait pour séduire les artistes. Aux peintres et aux conteurs, il apportait un trésor d'épi-

sodes et d'images, une tragédie immense et compliquée où se perdait la raison du philosophe, mais où s'égarait avec délices l'imagination de l'artiste. Les romantiques y trouvèrent Roland, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell, Hernani, Faust, les Fiancés, Notre-Dame-de-Paris, l'œuvre de W. Scott et de Wagner.

La révolution poétique accomplie par le Romantisme fut en réalité un retour au passé, une résurrection, comme le fut au xv^e siècle la Renaissance. Ces artistes prétendus révolutionnaires, les « gilets rouges » de 1830, étaient des âmes fidèles aux souvenirs anciens, émues par les vieilles légendes. Il est remarquable, mais très logique, que plusieurs écrivains romantiques, à la Restauration, défendirent le trône et l'autel, tandis que les classiques se montrèrent souvent favorables à la république. De même en Allemagne, les poètes qui se passionnaient pour Nuremberg, les Minnesinger et l'achèvement du dôme de Cologne, agaçaient H. Heine par leurs tendances « réactionnaires ». Quelques années à peine avaient passé depuis que les Français brûlaient les titres du moyen âge, détruisaient les restes du régime féodal. Ce passé odieux, que la Révolution avait arraché du sol en même temps que de la conscience des hommes, voilà que les artistes le vantaient comme un âge idéal. Proudhon vit bien que les romantiques étaient aussi « rétrogrades » que les classiques, lorsqu'ils remettaient en honneur la féodalité, l'Église, les châteaux, les cathédrales « qu'on croyait avoir enterrés en 89 ».

Après les deux précédents de la Renaissance et du Romantisme, quel découragement dut accabler l'âme du révolutionnaire et du philosophe ! C'est en vain que l'on avait brisé les statues, démoli les temples, effacé les titres et les symboles, il suffisait de quelque vestige, échappé à la colère légitime des iconoclastes, pour que l'artiste, ce magicien redoutable, reconstituât le passé aboli, anéantissant ainsi l'œuvre des philosophes.

Les Conservateurs de la Tradition.

Artistes et poètes ont réalisé le miracle de faire revivre le passé qui paraissait mort à jamais, la mythologie, le paganisme, l'art gothique. Mais leur influence ne se manifesta pas seulement dans ces brillants épisodes, elle fut plus générale et plus constante. A toutes les époques, ils n'ont cessé de maintenir la tradition dans le monde : c'est par eux seulement que l'histoire existe dans l'imagination populaire.

La véritable histoire de la Grèce, celle du moins qui s'est imposée aux hommes, est l'histoire constituée par les poèmes homériques, les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, le Parthénon. L'Ecosse ancienne subsiste grâce à W.Scott. L'artiste s'identifie si bien avec le passé que, dans le souvenir des plus grands savants, c'est l'histoire poétique qui domine : Ulysse, Antigone, César, Alexandre, Charlemagne, Roland, saint Louis, Jeanne d'Arc, Don Quichotte, voilà les figures, à la fois idéales et concrètes, qui nous guident dans la confusion des faits, toutes également illustres et familières, authentiques ou fabuleuses, parce que l'artiste, en les adoptant, les a marquées d'un sacrement ineffaçable.

L'artiste ne se contente pas de nous faire connaître le passé, il nous le fait aimer jusque dans ses extravagances, ses abus et ses mensonges. L'artiste ignore le travail souvent négatif de l'historien. Une belle légende ne peut lui déplaire et il lui arrive même de donner une vie immortelle à de pauvres fables, comme ont fait Homère, les Mille et une Nuits, Shakespeare. Le poète se laisse charmer, comme les amis de Don Quichotte, par les travers et les ridicules qu'il décrit.

C'est l'art, plus encore que la religion, qui a gardé l'explication traditionnelle du monde. Pour l'artiste, comme

pour l'homme primitif, la nature entière est vivante, elle est un vaste corps mobile et passionné, un monde d'êtres actifs et intelligents, capricieux, volontaires, redoutables. La poésie qui anima la matière a aussi peuplé le monde d'esprits et de fantômes. La force de l'influence poétique apparaît encore dans la croyance à la vie future : l'artiste répugne au néant et il ne se résigne pas à la mort définitive de ses héros. Nul n'a plus contribué que lui à maintenir dans le monde cette répugnance instinctive de l'homme envers la mort, et il s'est attaché obstinément à la vie d'outre-tombe.

L'artiste nous apparaît ainsi dans l'histoire comme le conservateur par excellence de la tradition. L'art suppose l'adhésion implicite à tous les sentiments traditionnels que l'humanité a éprouvés depuis ses origines. Il suffit de rappeler son attitude envers les trois grands cultes : les dieux, la patrie, les ancêtres.

Tous les historiens ont reconnu l'union intime qui existe entre l'art grec et le sentiment religieux et patriotique. En Grèce, l'art paraît se confondre avec le culte des dieux et de la patrie, et la magie des artistes grecs fut si puissante que les héros dont ils ont dessiné la figure n'ont pas cessé de hanter l'imagination des hommes : Rousseau, M^{me} Roland, Champollion ont raconté comment leur enfance fut vivement émue par le souvenir des héros de Plutarque.

Au moyen âge, l'union demeurera intime entre la tradition et l'art. Jamais la séduction des figures héroïques et traditionnelles ne fut plus puissante que sur les artistes de ce temps-là. Sans se lasser, avec amour, ils représentèrent les images de la Vierge, du Christ et des saints. De l'aveu des prédicateurs eux-mêmes, d'un saint Basile par exemple, l'œuvre des artistes fut plus efficace que les meilleurs sermons pour développer la piété populaire. Laisant les docteurs discuter sur les rapports du Fils et du Père, ils s'ingénierent à représenter le Christ et la Madone, l'une des plus belles créations poétiques de l'humanité. Le culte

des saints se maintiendra ainsi, grâce à eux, jusqu'aux temps modernes. Les saints et la Madone ne cessent pas d'inspirer les plus grands artistes, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Murillo. Nos églises et nos musées sont remplis de leurs images. Ainsi les plus ignorants et même les impies ont encore gardé le souvenir de saint Laurent, saint Antoine, saint Augustin, saint Jérôme, dont les figures, comme celles de Vénus et de Jupiter, dominent notre éducation. De même, c'est dans la littérature du moyen âge, et non dans les archives, que nous trouvons décrite la société féodale et chevaleresque dans ses aspects les plus séduisants.

L'Église et la monarchie profitèrent merveilleusement de la séduction poétique. La Papauté, attaquée par Luther et ruinée par les bandes de Bourbon, a maintenu son prestige grâce aux chefs-d'œuvre du Vatican. Le service qu'elle avait rendu aux artistes à qui elle offrait la grandeur de son histoire, la splendeur de son cérémonial et aussi la libéralité qu'elle montrait à les soutenir, fut récompensé par l'aurole glorieuse dont ils recouvrirent, comme d'un manteau de Noë, ses faiblesses et ses hontes. Il faut se rappeler les crimes des Sforza, des Médicis et des Farnèse pour comprendre la puissance magique de l'art, capable d'effacer ces turpitudes et d'élever ce siècle au rang des plus glorieux de l'histoire. Les magnificences du Louvre, Chenonceaux, Chambord couvrent les fautes de nos rois. L'Escorial justifie Philippe II.

La tradition religieuse, classique et monarchique, atteint son apogée sous Louis XIV. Les artistes de ce temps en furent pénétrés jusqu'aux moelles et ils mirent leur génie au service du roi. Le prestige dont l'art environna le trône fut si grand qu'il survécut aux malheurs des dernières années et consacra en Europe l'hégémonie intellectuelle de la France. Nous ne nous demanderons pas avec Buckle si les faits justifient l'enthousiasme des contemporains et l'admiration de Voltaire, et si l'« esprit de protection » fut plus nuisible

qu'utile aux lettres. Buckle lui-même ne constate-t-il pas que l'on a tout pardonné à Louis XIV, son despotisme à l'intérieur, sa politique arrogante envers l'Europe, les Dragonnades, les impôts, « en faveur de Molière et de Racine ».

Dans tous les pays, nous constatons que l'art et la poésie subissent la même loi générale. Si la fascination exercée par Louis XIV ou Napoléon a été très grande, elle n'est pas un fait exceptionnel. Partout, l'art rencontra quelque noble tradition à reproduire, une grande figure à vénérer.

III

La Séduction de la Coutume.

« Plaisante justice qu'une rivière borne, dit Pascal, vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Tandis que le philosophe se laisse séduire par l'unité, les ressemblances le touchant plus que les différences, l'imagination de l'artiste est retenue par les souvenirs de toutes sortes, les complications et les contrastes dont le passé encombre notre vie. Le philosophe aperçoit surtout l'unité de l'espèce humaine et l'uniformité de ses lois tandis que l'artiste se laisse charmer par la variété pittoresque des nations et des peuples.

Les artistes ne se sont pas bornés à maintenir les traditions générales, le culte de la religion, de la patrie, des ancêtres, du pouvoir. Leur influence se retrouve en des cas plus particuliers, mais de grande importance. Ils ont été les principaux conservateurs des traditions locales et de la coutume.

Rappelons-nous combien les petites patries ont séduit les artistes, plus que les grands Etats qui plaisent au philosophe. La patrie limitée à un pays, une ville, une famille est leur monde véritable. L'art se nourrit de souvenirs, or il n'y a de souvenirs que des choses concrètes et précises.

L'humanité, ou même la France, offrent des images trop vagues, il faut que le souvenir poétique s'accroche à un lieu précis de l'espace, à un moment du temps. C'est pour-quoi de grands artistes, saint Augustin, Rousseau, Chateaubriand, Goethe, Renan, Lamartine nous ont raconté leurs souvenirs d'enfance qui font le charme de leurs Mémoires. De même, nous les voyons s'attacher passionnément à une ville, Athènes, Venise, Rome, Florence.

Ce prestige dont ils les entourent continue, après de nombreux siècles, à leur assurer l'admiration de l'univers. Pareils aux ex-votos que la piété des fidèles accumule auprès des saints, les hommages des âmes poétiques ne cessent de s'offrir à la beauté de Venise et de Florence. Ici, l'art a triomphé des règles ordinaires de la vie: il a prolongé leur existence au delà des limites naturelles. Lorsque nous les apercevons au loin, couvertes de leurs monuments, nous dirions de ces jeunes femmes qui moururent écrasées sous le poids de leurs bijoux et des boucliers samnites: mais elles ne meurent pas de cet excès de parure, et l'amour qui les éleva se transmet, de main en main, sans s'éteindre.

La gloire de ces villes si chères aux artistes ne brillait jamais plus qu'aux jours de fête. C'est alors qu'aux beaux temps d'Athènes, de Rome, de Byzance, dans les villes de France de Flandre et d'Italie, la fantaisie géniale des artistes, un Sophocle, un Raphaël, un Mantegna, un Léonard, un Molière, s'exerçait à créer des chefs-d'œuvre, parfois éphémères. Or, à l'origine de toutes les fêtes, nous trouvons le passé.

Le rôle de l'artiste s'est encore manifesté dans le maintien des traditions provinciales. A l'artiste et au poète, la Bretagne, l'Ombrie, l'Ecosse offrent des images beaucoup plus précises et vivantes que la France, l'Italie, l'Angleterre. Si dans une partie du monde les diverses provinces ont encore conservé leur « couleur locale », c'est aux artistes qu'elles le doivent. Michelet, qui était un grand artiste, avant de raconter l'histoire de France, s'arrête à décrire en

traits saisissants chacune de nos provinces, avec sa figure particulière. Puis, ayant achevé ce magnifique Tableau, le philosophe se ressaisit et, résistant à toutes ces séductions particulières qu'il vient d'évoquer, il aperçoit l'unité et la solidarité de la France et du monde.

De nombreuses nations, soumises à une domination étrangère ou morcelées à la suite d'une invasion, ne conservèrent leurs traditions que grâce à leurs écrivains et leurs artistes. L'art, en dépit des philosophes et des hommes d'Etat, sauva la patrie. Il suffit de rappeler les noms de l'Italie, l'Allemagne, l'Irlande, la Grèce, la Pologne. Tandis que les philosophes applaudissaient aux « réunions », les poètes célébraient les nations « martyres », et souvent la politique dut obéir aux mouvements que l'art avait contribué à créer. Il était naturel de voir les philosophes protester contre ces « restaurations », railler ces « petites nations » qui continuent à s'amuser sur la grande route et font obstacle à l'unité humaine. La Révolution française, exécutant le programme de la philosophie rationaliste et niveleuse, voulut étendre ses principes à l'univers et supprimer les coutumes locales. On sait comment les peuples, fidèles à leurs traditions et dociles à la voix des poètes, repoussèrent les armées de la Révolution.

On vit alors aux prises la philosophie et la coutume dont on n'eût pas jusque-là soupçonné la puissance. Des philosophes clairvoyants, tels que Montaigne, en avaient pourtant reconnu la « tyrannie ». Par toutes sortes de pièges, de charmes, la coutume sait nous circonvenir, et c'est l'artiste qui se fait le complice de cet envoûtement. Autour de toutes les institutions humaines, il a mis son auréole et ses prestiges. Une image nous tire des larmes, il ne faut qu'une vieille chanson du pays pour que le cœur éclate. On découvrit un jour à Mexico une idole païenne, et l'on s'aperçut le lendemain que la statue avait été couronnée de fleurs pendant la nuit. La raison est tout près de se rendre, quand on a pris le cœur et les sens, quand l'imagination et la mé-

moire se livrent, quand l'âme entière est enivrée de doux et subtils poisons, et toujours l'homme se laisse prendre, comme à cette image des Romaines que saint Jérôme ne parvenait pas à arracher de son cœur.

IV

Le cri de Sérapion

On raconte que Timoléon, après avoir rétabli la liberté à Syracuse, pour n'y laisser subsister aucune trace de tyrannie fit vendre à l'encan toutes les statues des rois de Sicile. C'était agir en philosophe. L'histoire de la philosophie nous montre la lutte perpétuelle du philosophe contre les prestiges mensongers de l'art. Insensible aux séductions du passé, intolérant comme la vérité elle-même, le penseur fut le plus souvent un iconoclaste.

En Grèce, la plupart des grands penseurs, Thalès, Xénophane, Démocrite, Diagoras, Platon, Epicure protestèrent contre l'anthropomorphisme des poètes. Le christianisme, à ses débuts, fut aussi le triomphe de l'esprit sur la matière, de l'universel sur le particulier. Lorsque saint Paul commença son voyage à travers le monde, il se heurta aux artistes d'Ephèse qui devant cet apôtre tremblèrent pour leurs idoles. Le triomphe du christianisme au iv^e siècle entraîna dans plusieurs pays la destruction des idoles et des temples, à Eleusis, à Alexandrie en Syrie. Les plaintes des femmes de Byblos, pleurant sur les jardins d'Adonis à jamais flétris, sont parvenues jusqu'à nous, ainsi que la protestation éloquente de Libanius et les sarcasmes cruels de saint Augustin.

Nous avons vu comment l'art prit bientôt une revanche éclatante et réussit à séduire l'austérité du christianisme. L'idéalisme ne triompha en théologie que pour mieux faire ressortir le contraste avec l'anthropomorphisme qui s'étale dans le culte. Lucien eût trouvé chez les contemporains de

Charlemagne et saint Louis une crédulité plus grande que chez les Grecs de son temps. Libanius au xi^e siècle eût contemplé avec surprise la blanche parure des églises neuves recouvrant l'ancien empire romain. C'est que le philosophe, toujours, rencontre devant lui l'obstacle que le prêtre Paphnuce pensait avoir vaincu, quand il expliquait au moine Sérapion la nature de Dieu, toute spirituelle et idéale, sans corps ni figure. Le pieux moine semblait persuadé, quand tout à coup il éclata en sanglots, et comme un enfant abandonné il s'écria : « Malheur à moi, ils m'ont enlevé mon Dieu ! »

Les artistes et les autorités traditionnelles ne sont jamais restés insensibles au cri de Sérapion et, presque toujours, ils se sont trouvés d'accord en face de la philosophie destructive et iconoclaste. La liaison étroite qui existe entre le pouvoir, l'art, les rites et les croyances apparut nettement à l'époque de la Réforme. Déjà le pieux Savonarole avait montré l'impiété de l'art et invité ses concitoyens à brûler les « vanités ». Le petit bûcher de Florence devint un immense incendie qui embrasa la chrétienté. Les protestants d'Allemagne, les Gueux de Flandre, les Calvinistes de France, les Puritains d'Angleterre s'acharnèrent à l'en vie contre les images et les légendes. L'enchantement du moyen âge fut brisé par les sectaires impitoyables.

Une attaque beaucoup plus grave contre les arts se dissimulait sous la philosophie du xviii^e siècle, préparée par le cartésianisme. Descartes méprisait le passé et ne s'inclinait que devant la raison. Ses successeurs prirent à l'égard des traditions une attitude plus agressive. Rousseau condamna la civilisation tout entière, à commencer par les lettres et les arts qui sont les principaux agents et les témoins de notre corruption. Ses doctrines ont abouti logiquement aux destructions de 1793. En s'attaquant au passé, les révolutionnaires, comme les premiers chrétiens, rencontraient sur leur route les œuvres d'art, symboles détestés de l'ancien régime. Aussi, le premier moment d'enthousiasme passé, les

artistes se détournèrent avec horreur de la Révolution. Le plus cruel de ces désenchantements fut celui d'André Chénier. Les révolutionnaires, par contre, aperçurent d'instinct l'hostilité des artistes et leur reprochèrent brutalement leur fidélité à un régime dont la « corruption » les faisait vivre. Robespierre lui-même dénonça publiquement le rôle antirévolutionnaire des écrivains : « Les hommes de lettres se sont déshonorés dans cette révolution. »

La Révolution, en devenant à son tour un gouvernement et une tradition, fut conduite par la nécessité à protéger les arts que la rigueur des systèmes l'excitait à détruire. Mais les philosophes, que les soucis du pouvoir ne contraignaient pas à modérer leurs doctrines, acceptèrent les conséquences les plus radicales de leurs utopies. Proudhon condamne l'art, et particulièrement le Romantisme, au nom de la vérité, de la morale et de l'utilité publique. Il rejoint ainsi Platon, les premiers chrétiens, Savonarole, Calvin et Rousseau. Il annonce Tolstoï.

V

« Receperunt mercedem suam. »

« Les beaux-arts, écrit M^{me} de Staël, peuvent quelquefois contribuer, par leurs jouissances mêmes, à former des sujets tels que le tyran le désire. Les arts peuvent distraire l'esprit, par le plaisir de chaque jour, de toute idée dominante, ils ramènent les hommes vers les sensations et inspirent à l'âme une philosophie voluptueuse, une insouciance raisonnée, un amour du présent, un oubli de l'avenir très favorable à la tyrannie. »

Il y eut toujours, nous l'avons constaté, une alliance étroite entre le pouvoir et l'art. L'artiste a été l'une des grandes forces de la tradition, et parfois même l'instrument dont la « tyrannie », selon le mot de M^{me} de Staël et de Proudhon, se servit pour faire oublier son joug et ses fau-

tes. Collaborateur précieux de tous les régimes, il fut souvent choyé par le pouvoir, payé et protégé par lui, et lorsque la récompense ne fut pas proportionnée aux grands services qu'il rendait, du moins la gloire qu'il recueillit suppléa la parcimonie de l'Etat.

Tandis que le philosophe compose à l'écart et dans la solitude son œuvre dangereuse et redoutée, c'est au grand jour et sur la place publique que travaille l'artiste. On le sollicite de toutes parts ; c'est la nation, la ville ou le prince qui font appel à son inspiration. Ce n'est pas à une œuvre chimérique qu'il collabore, toute idéale comme celle du philosophe, mais à une œuvre très matérielle, concrète, qui frappe les yeux et les oreilles : un temple, une statue, un tableau, une pièce de théâtre.

Oubliant les destinées malheureuses, les génies méconnus, et même le pauvre Tasse en haillons, *non avendo candela perscrivere i suoi versi*, si nous embrassons dans son ensemble la vie des artistes et des poètes, nous reconnaitrons que la société ne leur fut pas ingrate. Le plus grand nombre recueillirent de ce monde même pour lequel ils travaillaient la récompense qui leur était due : *Receperunt mercedem suam*. Ce ne fut pas seulement la postérité mais leurs contemporains qui s'inclinèrent devant leur génie. Comparée à celle des philosophes, nous pouvons dire que leur vie fut assez douce et heureuse. Qu'il nous suffise de rappeler les noms de Sophocle, Virgile, Pétrarque, Raphaël, Titien, Rubens, Racine, Mozart. Ceux-là n'ont pas eu besoin, comme Socrate ou Galilée, d'en appeler au verdict de l'avenir.

Nous n'ignorons pas que beaucoup d'artistes, en cette vie, souffrirent cruellement, mais ce n'est pas la société qui fut responsable de leur malheur : c'est à leur propre génie, trop inaccessible, qu'ils devaient s'en prendre, à leur idéal trop élevé, aux circonstances, parfois à leur caractère ombrageux et à leur grande âme orgueilleuse. Il est vrai que le génie est un don fatal qui isole le grand homme de ses

contemporains, et sa grandeur même le désigne aux regards de ceux que l'inégalité fait souffrir d'une éternelle tristesse. H. Heine a bien dit que « Lilliput est partout où un grand homme tombe au milieu des petits hommes infatigables à le tourmenter » On a souvent remarqué qu'une sensibilité malade distingue beaucoup d'artistes, Lucrèce, Rousseau, Swift, Byron, Michel-Ange, Berlioz, Leopardi. Que les artistes souffrent silencieusement et qu'ils se rongent le cœur, comme Bellérophon, mais qu'ils se laissent toucher par l'admiration naïve de leurs adorateurs.

L'erreur de Vigny fut de croire à une antipathie naturelle entre l'art et le pouvoir : cette antipathie n'existe qu'entre le pouvoir et les philosophes. La misère des Chattertons inconnus ne peut prévaloir contre la renommée de milliers d'artistes comblés de gloire et d'honneurs. Si nous voulons être justes, comparons la vie brillante et heureuse des artistes à la longue misère des philosophes.

VI

Le Martyrologe.

A ceux qui lui vantaient les honneurs et les richesses que l'on peut acquérir par la science, Descartes répondait que « son genre d'étude n'était propre qu'à faire des gueux et à s'attirer des ennemis, et que pour travailler à sa fortune, il fallait écrire et parler selon les préjugés du vulgaire et non entreprendre de les combattre ». Renan, dans *l'Avenir de la Science*, exprime une pensée analogue.

A Athènes même, qui sut pourtant concilier mieux qu'aucune autre ville la philosophie et l'art, les philosophes furent souvent inquiétés et parfois payèrent de leur vie l'audace avec laquelle ils attaquaient les préjugés de leur temps et les dieux de la cité. Une espèce d'inquisition, selon le mot de H. Weil, y sévissait contre toute pensée trop audacieuse. Rome se défia longtemps des philosophes. Un

jour vint, il est vrai, où la philosophie régna sur le monde avec Marc-Aurèle, mais ce fut le dernier triomphe de la sagesse païenne.

A peine le christianisme est-il devenu une tradition, une autorité, qu'il persécute la pensée libre. La lutte contre l'hérésie sera la grande tâche de l'Eglise assistée du pouvoir temporel. Ce n'est pas une fantaisie d'érudit ou de maniaque qui pousse saint Epiphane à faire l'histoire des sectes : ce dénombrement minutieux n'est pas un simple catalogue, mais une table de proscription. Les conciles ont fixé les principaux dogmes et la doctrine de l'intolérance s'impose de plus en plus. Saint Thomas d'Aquin, plus rigoureux que saint Augustin, estime que l'hérétique doit être mis à mort à plus juste raison que le faux-monnayeur. L'Inquisition pendant plusieurs siècles sévira contre les suspects.

Philosophes et savants sont confondus souvent avec les hérétiques. Les vrais croyants n'ont besoin que de foi et de charité pour aller au ciel. La science est inutile et même dangereuse : il s'en dégage on ne sait quelle odeur diabolique. Tout homme dont les connaissances dépassent la mesure commune est considéré comme un magicien en relation avec les puissances mauvaises : le pape Gerbert, Frédéric II, Michel Scot, Albert le Grand, Averroès firent un pacte avec le diable, comme le docteur Faust. Roger Bacon, qui ne dissimulait pas son mépris envers la tradition, fut emprisonné. La philosophie d'Aristote ne s'introduisit pas sans une longue résistance dans l'enseignement scolastique. Un concile condamna le célèbre Abélard au silence.

L'intolérance ne disparut pas avec la Réforme. Les pays catholiques se défendirent des nouvelles doctrines par les supplices. Les Protestants d'Allemagne, de Genève, de Hollande et d'Angleterre ne se montrèrent pas moins intolérants que leurs ennemis. Une intolérance aussi générale ne pouvait manquer de s'en prendre à tous les esprits libres et indépendants, Estienne, Ramus, Servet, Giordano Bruno, Galilée.

Jusqu'au xvi^e siècle, la philosophie et la science, pour ne pas éveiller les défiances du pouvoir, durent prendre le masque de la servitude, dissimuler jusqu'à leur nom, se faire les « servantes » de la théologie. La science qui échappait à la persécution ouverte ne pouvait du moins éviter le mépris qui s'attachait aux sorciers et aux alchimistes. Par une conséquence curieuse, beaucoup de savants prirent d'eux-mêmes cette fausse opinion que le vulgaire se faisait d'eux. Ils eurent de leur propre science la même idée chimérique et mystérieuse que la foule, ils recherchèrent la pierre philosophale et, flatté de cette puissance diabolique qu'on leur attribuait, leur orgueil se fit le complice de ces égarements. Jusqu'au xvii^e siècle, la science fut ainsi souvent confondue avec la magie, de même que la philosophie l'était avec le « libertinage ».

Mais la pensée philosophique ne produisait pas que ces fruits douteux. Peu à peu, avec Copernic, Kepler, Newton, Bacon, Pascal, Leibnitz, la science et la philosophie, par la grandeur de leurs découvertes, s'imposent au respect de la foule et du pouvoir. La pensée libre doit encore s'entourer de précautions pour ne pas effaroucher les traditions établies. Toute la réserve de Descartes n'empêche pas les théologiens de Hollande de s'ameuter contre lui, ils veulent brûler ses livres. Spinoza est chassé d'Amsterdam par les rabbins.

Pourtant, le prestige de la science et de la philosophie, au xviii^e siècle, devient irrésistible. On dirait une nouvelle puissance qui s'élève en face de l'art, c'est une séduction nouvelle qui s'empare des intelligences et menace d'en chasser le vieux charme. Au siècle de Buffon, Linnée, Cuvier, Laplace, Franklin, Lavoisier, l'enthousiasme scientifique, que Taine a rappelé en des pages impérissables, révèle le grand changement qui s'est fait dans l'esprit humain. Les séductions de l'art sont en voie de s'effacer devant la « nouvelle idole ».

Un siècle de lutte patiente sera nécessaire encore pour

amener ce succès éclatant. Il est vrai que le pouvoir semble se laisser séduire à son tour aux merveilles de la philosophie et renoncer à ses maximes séculaires. On le voit protéger les philosophes et proscrire les Jésuites. Des princes autocrates, Catherine, Frédéric, Joseph II, se font les élèves des novateurs. En vérité, ils jouent avec le feu, et une illusion semblable leurrait les philosophes qui se tournaient vers le « despotisme éclairé ». Entre le philosophe et le monarque, il ne s'agissait pas d'une collaboration intime, naturelle, comme celle qui unissait Auguste et Virgile, Léon X et Raphaël, Racine et Louis XIV, mais d'une rencontre éphémère, paradoxale. Voltaire, chassé honteusement de Potsdam, est le symbole de ces mariages contre nature.

En fait, l'histoire du siècle des « lumières » est le récit d'une longue proscription des philosophes. On a pu dire, sans exagération, que les neuf dixièmes des écrivains au xviii^e siècle souffrirent de la part des gouvernements l'exil, la prison ou la suppression de leurs ouvrages. Cette situation justifie les ruses et parfois les mensonges, les hypocrisies des philosophes, leurs allures de conspirateurs, les détours de l'Encyclopédie. La lutte à ciel ouvert leur était interdite.

C'est ainsi qu'ils furent amenés à raconter des histoires, comme jadis Platon, pour faire accepter leurs doctrines. Aux privilégiés de l'ancien régime, ils surent peindre le nouveau sous des couleurs si riantes que, l'imagination et le cœur une fois séduits, la raison adhéra sans peine. La philosophie du xviii^e siècle ne se présenta pas sous les aspects abstraits et sévères qui la rendent si rebutante à tous ceux qui ne sont pas géomètres, mais avec toutes les grâces du peintre, les merveilles du conteur, et quelque chose aussi du mystère attirant qui entraînait les curieux au baquet magique. Ainsi les artistes préparèrent les esprits à la Révolution et la cause de la tradition fut définitivement perdue le jour où l'art devint philosophe.

Deux Devins pour le Sphinx.

Que va devenir après 1789 l'opposition entre les artistes et les philosophes ? La Révolution va-t-elle élargir encore le fossé qui les sépare ? Une des conséquences des circonstances historiques nouvelles, c'est que l'art sera moins « protégé » et la philosophie moins surveillée, encore que les pouvoirs n'aient pas abdiqué leur droit de contrôle. La Révolution, en définitive, paraît avoir favorisé la philosophie et la science plus que l'art qui, nous l'avons vu, se nourrissait de la tradition, tandis que la démocratie se tourne de préférence vers le savant : il remplace tous les préjugés qu'elle a perdus, il répond à toutes ses espérances. Que vont faire les artistes en ce monde qui leur appartenait et menace de leur échapper ? Vont-ils lutter désespérément pour défendre le passé, se fieront-ils toujours à ces séductions, jadis irrésistibles, qui semblaient correspondre à un besoin essentiel et mystérieux de notre nature ?

L'artiste est un trop bon magicien pour ignorer l'art des métamorphoses. Nous l'avons vu patriote en Grèce et à Rome, chevaleresque et chrétien au moyen âge, païen et somptueux au temps de la Renaissance, monarchiste sous Louis XIV, nous le retrouvons révolutionnaire en 1830. Lui aussi dénonce la tradition et se réclame de la liberté : la Préface de *Cromwell* demande l'émancipation de l'artiste à l'égard des règles surannées et, comme Rousseau, ne reconnaît pour maître que la nature. Le caractère révolutionnaire ne se marque pas moins dans la vie des artistes que dans leurs programmes. Tous aiment l'aventure, l'agitation et l'éclat, parfois le scandale. Byron, Hugo, Berlioz, Chateaubriand, Musset, G. Sand. Ils ont le « mal du siècle ». L'inquiétude et le trouble de la Révolution est en eux.

En réalité, on n'avait jamais subi aussi profondément la séduction du passé. Le rouge que ces jeunes enthousiastes arboraient en 1830, ce n'était pas l'« infâme rouge » des jacobins et des montagnards de 93, le rouge de la révolution, mais la pourpre royale, le manteau somptueux des seigneurs. De même que les romantiques allemands, c'est le passé qui séduisait W. Scott et Byron, Delacroix et Hugo, Chateaubriand et Flaubert, et aussi Michelet, H. Heine et Wagner, comme il séduira plus tard A. France, Barrès et Loti. Beaucoup se croyaient très « avancés », mais on les surprenait en adoration devant les cathédrales et les légendes. Dans le temps où les ingénieurs construisaient des chemins de fer, les romantiques découvraient la richesse infinie de l'histoire, ils faisaient revivre les plus vieilles traditions de l'humanité.

Ce sont les artistes et les poètes qui ont introduit dans la société moderne le goût de l'histoire : c'est par là que la tradition reprit son empire sur ce siècle inquiet et mobile qui lui échappait. La séduction du passé, après s'être exercée sur les artistes, s'est fait sentir sur les historiens et les érudits : c'est la lecture des romans et des poésies romantiques qui décida leur vocation, les plus grands d'entre eux l'ont reconnu. La philosophie et la science pénétrèrent, il est vrai, dans l'histoire, et lui donnèrent parfois cet aspect critique, négatif et destructeur qu'elle prit chez Dodwell, Wolf, Niebuhr, Strauss, Fallmerayer, Pais et leurs émules. Mais, en définitive, la tradition l'emporta. L'étude de l'histoire, bien loin de la diminuer, l'enrichit sans cesse de nouvelles civilisations, c'est avec amour que les historiens se penchèrent sur les cadavres et les ruines des peuples. Les savants du xvii^e siècle parlaient avec moins de piété et de ferveur de la Grèce, de la Palestine, des légendes et des cathédrales que les libres penseurs de notre temps. Or, cette « maladie historique », que des philosophes clairvoyants ont amèrement reprochée au xix^e siècle, est le résultat direct de l'influence poétique.

La tradition chantée par les poètes, enrichie par les historiens, semble pourtant de plus en plus impuissante à fournir à l'homme le secret de ses destinées. Savants et philosophes se sont résolument tournés vers l'avenir. Nous avons vu les artistes romantiques, si engagés qu'ils fussent dans les vieilles séductions, subir le trouble des temps nouveaux. Artistes et philosophes, si longtemps séparés, semblent se rejoindre dans une communauté de préoccupations et d'espérances. Les uns et les autres tournent autour du secret et cherchent à résoudre l'énigme du Sphinx.

Les prétentions des artistes ont grandi dans le temps même où leur règne a été menacé. On les insulterait gravement si on les traitait en « amuseurs ». Dans un grand nombre de préfaces et même d'ouvrages théoriques, beaucoup d'entre eux ont proclamé le grand rôle qu'ils assignent à l'art dans la société : la mission et le sacerdoce du poète fut l'un des thèmes préférés de Vigny, Hugo et Wagner. Les plus grands artistes du XIX^e siècle affichent une doctrine politique ou sociale. Lorsqu'ils n'ont pas de système original, ils empruntent leurs formules à la philosophie et à la science : le pessimisme, l'évolution, le déterminisme, le progrès tour à tour les inspirent. Le mystère de nos origines et de nos destinées les hantent. Ils vont jusqu'à prendre parti dans les controverses contemporaines. Ces tendances philosophiques et sociales, si sensibles dans la poésie, le roman, le théâtre, ne le sont guère moins dans les arts plastiques et la musique, chez Rodin, Beethoven et Wagner. Certains veulent rivaliser avec la science elle-même, Balzac et Zola.

Les efforts des artistes modernes pour se rapprocher de la science et de la philosophie n'ont pas réussi à adoucir l'intransigeance des savants et des philosophes, dont la majorité reste défiante ou hostile. Les objections des philosophes subsistent toujours : comme au temps de Platon, Descartes et Rousseau, l'art se voit condamné au nom de la vérité et de la morale. L'artiste, aux yeux de Proudhon,

de Tolstoï, de Nietzsche, est un comédien, un charlatan, quand il n'est pas un corrupteur. L'art, par sa puissance même, sa séduction mystérieuse, a pour effet de maintenir l'homme sous l'empire de ses inclinations ataviques plus ou moins grossières. Il s'adresse à la partie inférieure de l'homme, la sensibilité, et retarde la civilisation en y maintenant les vestiges du passé. L'art paraît aussi de plus en plus en contradiction avec la science moderne, la démocratie et le progrès.

Les philosophes rêvent d'un temps idéal où la nature domptée n'aura plus d'influence appréciable sur le cours des choses humaines, et d'où l'histoire sera bannie. Mais l'art repose toujours sur l'histoire et la géographie, il ne peut pas plus se détacher du passé qu'il ne peut s'arracher à la nature. L'artiste se sent étranger dans le monde « futuriste », auquel manquent par trop les « vanités » et les séductions d'antan.

VIII

Shiboleth.

A la recherche d'un caractère distinctif, d'un « shiboleth » séparant les artistes et les philosophes aussi rigoureusement que l'étaient les gens de Galaad et d'Ephraïm, parmi tant de signes dont nous surprenons la manifestation au cours de l'histoire, il en est un auquel nous devons nous attacher de préférence, car il nous sert de pierre de touche. Ce signe, ce shiboleth, c'est la séduction du passé que subit l'artiste et contre laquelle le philosophe proteste de toutes ses forces. Autour de ce caractère, tous les autres viennent se grouper et il les explique tous. L'artiste se laisse séduire à tous les pièges du souvenir et de l'imagination, le philosophe n'obéit qu'à la raison. L'un est conservateur et l'autre révolutionnaire.

Cette opposition fatale, nous l'avons montrée entre deux

groupes d'esprits. Mais il est une autre lutte, non moins ardente, qu'il faudrait décrire aussi, une lutte intérieure, qui se passe dans l'âme des individus.

Nous savons très bien à quelle armée appartient Virgile, Raphaël, Racine, et de même nous n'hésitons pas sur le parti de Descartes, Spinoza ou Proudhon. Mais lorsqu'il s'agit de classer saint Augustin, Pétrarque, Léonard de Vinci ou Goethe, Michelet et Renan, Hugo et Wagner, nous sommes plus hésitants : nous nous demandons sous quelles enseignes ils se sont battus et quelle était la cause dont ils désiraient le triomphe. Artistes ou philosophes ?

C'est alors qu'intervient notre merveilleux Shibolet. Il nous apprend que la bataille se poursuit dans l'âme de ces grands génies et il nous en donne l'énigme. Les contradictions s'expliquent : artistes dans la mesure où ils restaient fidèles au passé, ces grands hommes étaient philosophes toutes les fois que la pensée de l'avenir les tourmentait.